**Une nouvelle mineure**

Elisabeth est partie en moins de trois mois. Entre l’annonce de la maladie par le médecin et l’enterrement d’Elisabeth, il s’est passé 88 jours exactement. Je sais, j’ai compté.

Hasard ? Signe ? C’est le nombre exact de touches du pianoforte.

Depuis une dizaine d’années, Elisabeth et moi vivions en musique, de musique, par la musique. Nous avions une passion commune : le piano. Ou plutôt, notre piano.

Pour le décrire de manière neutre, c’est un piano droit Sandel de 1883 en palissandre avec des incrustations de bois de santal, ce qui lui donne des teintes chatoyantes, entre le brun mordoré et le rose moiré.

Mais c’est bien plus que ça.

Il reste peu de pianoforte Sandel en Europe, peut-être une dizaine. Cette manufacture renommée en Autriche à la fin du XIXe siècle a disparu lors du premier conflit mondial, et les heureux détenteurs d’un Sandel veillent sur ce trésor avec passion et secret.

Très vite une relation particulière s’est nouée entre Elisabeth et le Sandel, un peu comme s’il s’agissait d’un animal de compagnie. Et si Elisabeth était sa maitresse, moi je n’étais que le compagnon de sa maitresse. Quand mes doigts couraient sur le clavier, celui-ci rendait chaque note, mais sans plus. Au contraire, quand Elisabeth jouait une partition de Ravel ou Bach, il y avait une osmose entre eux ; le piano prenait vie. J’avais même parfois le sentiment qu’il changeait de couleur, qu’il rosissait. Et les notes qui sortaient de sa charpente avaient une chaleur particulière. Tel un vieux chat, le piano ronronnait de bonheur sous les doigts d’Elisabeth.

Je crois que j’étais jaloux de cette relation particulière. Heureux mais jaloux.

Après la disparition d’Elisabeth, j’ai mis du temps à m’approcher du piano. Il était trop lié à mon amour et à tous ces moments heureux à jamais disparus. Je crois aussi que l’art ne pouvait plus avoir de place dans ma vie.

Un jour pourtant, alors que l’automne rougeoyant augmentait ma mélancolie, je me suis assis sur le tabouret et lentement j’ai soulevé le couvercle du piano. Doucement, j’ai posé ma main droite sur le clavier sans vraiment appuyer sur les touches. Je mimai quelques accords, puis après avoir pris une grande respiration, j’appuyai réellement mais avec douceur sur une touche, puis une autre ; j’égrenai quelques notes. Les accords étaient fragiles mais je sentais que le Sandel aussi était un peu hésitant, comme l’âme embrumée par une tristesse d’automne.

Je jouai ainsi deux ou trois airs tristes pendant une petite demi-heure. Finalement, cela m’avait fait du bien, comme d’avoir partagé un chagrin avec un ami silencieux.

Les jours suivants, je pris l’habitude d’égrener pendant une vingtaine de minutes une série d’accords mélancoliques, sans vraiment construire de ligne mélodique. Cela correspondait à mon humeur.

Un matin, je feuilletai les quelques partitions qui trainaient sur la table. Quand mes yeux découvrirent cette sonate de Beethoven, mon cœur se serra. J’hésitai. Mes mains cherchèrent une autre partition, mais après quelques mouvements mécaniques, elles revinrent naturellement vers celle-là. Je la regardai pendant quelques minutes, puis la pris délicatement. Je la posai sur le pupitre du piano. Je tournai lentement les pages (mais était-ce vraiment moi qui les tournais ou une force extérieure, douce mais ferme ?). Je bloquai les pages sur le début du deuxième mouvement, appuyant mécaniquement entre les pages du livret (mais était-ce vraiment nécessaire, cette page étant déjà marquée ?).

Je jouai doucement le morceau. Je fermai les yeux. Je n’avais pas besoin de la partition, sinon comme un soutien imaginaire. Je jouai de mémoire, porté par l’émotion. Beethoven 4e sonate pour piano en mi bémol majeur, dite *La Grande Sonata*. Le 2e mouvement, Largo con gran espressionne.

Je me souvins à ce moment que Beethoven l’avait dédiée à une élève, une comtesse. *« A Babette ».* Non, le hasard n’existe pas.

Elisabeth, avec la fluidité de son style et la prouesse de ses doigts était plus à l’aise dans les autres mouvements (le dernier, tellement romantique). Mais moi, mon manque de finesse technique et mon tempérament m’avaient toujours porté vers le Largo, plus lent et, à mon sens, plus profond. Peut-être aussi parce que ce deuxième mouvement était en do majeur alors que le reste de la Grande sonate était en mi bémol. J’aimais ce changement de tonalité qui lui donnait une place à part dans l’œuvre.

Je ressentais un plaisir triste à rejouer un morceau que je ne connaissais que trop bien.

Pourtant, certains accrocs me dérangeaient : à chaque fois que je jouais un mi, c’est un mi bémol que j’entendais. Qu’on me comprenne bien : je ne me trompais pas de touche, j’appuyais bien sur la touche blanche du mi mais elle sonnait comme un mi bémol.

La conséquence était simple : je ne jouais plus en do majeur mais en do mineur. D’ailleurs, c’était plutôt joli à écouter ; seulement cela n’avait rien à voir avec l’original. La sonate de Beethoven est un morceau plutôt enjoué et ce nouveau morceau (assez proche de l’original, bien entendu) était profondément triste, mélancolique.

Je me dis alors que j’avais un peu délaissé le piano et que le mi était faux. D’un demi ton, c’est exceptionnel, mais après tout, pourquoi pas ? Le Sandel était tout de même un très vieux piano qui avait besoin d’une attention particulière. Je me promis donc de faire venir un accordeur dans les prochains jours.

Le lendemain je m’assis à nouveau devant notre piano et voulu jouer un passage la sonate n°4 en la majeur de Schubert (j’ai toujours eu un faible pour le milieu du premier mouvement). Là aussi une note était fausse d’un demi-ton, mais c’était désormais la touche noire du do dièse qui sonnait do bécarre. La conséquence était identique. Le morceau se transformait en un morceau mineur et, pour peu que je ralentisse le tempo, la mélodie était même magnifique. Triste mais magnifique.

Décidément le Sandel se désaccordait de jour en jour.

Déçu, je débutai une autre pièce, en ré mineur. Toutes les notes étaient justes ; aucune n’était désaccordée d’un demi ton.

Je jouais des extraits de différentes partitions, certaines en mineur, d’autres en majeur.

Et systématiquement la tierce du morceau en mode majeur était baissée d’un demi ton et transformait ainsi la tonalité du morceau en une tonalité mineure.

Je devais bien me rendre l’évidence : tout se présentait comme si le piano ne pouvait jouer que des morceaux en mode mineur, ou autrement dit, que des morceaux à la tonalité triste ou mélancolique.

Il n’était plus question d’appeler l’accordeur.

Je n’en parlais à personne. Comment expliquer à un proche que mon piano ne sonnait pas les notes que je jouais ? La réponse fuserait : « Tu te trompes de touche, tout simplement. C’est naturel, dans ton état. »

Et puis, il faut bien le reconnaître, une complicité nouvelle était née entre le piano et moi. Je le sentais, nous étions de la même humeur : nous ne nous remettions pas de la perte d’Elisabeth. Seules des mélodies tristes pouvaient retranscrire notre émotion.

Désormais, il me tardait de rentrer du travail et laisser mes doigts traîner sur le clavier. Seul le piano me comprenait.

Les années ont passé. La douleur de l’absence est moins vive, mais il subsiste toujours une blessure.

J’ai rencontré de jeunes femmes. Certaines d’entre elles sont venues à la maison.

Et j’ai fait une nouvelle découverte.

La première fois, je ne me souviens même plus du prénom de la jeune femme. Son corps m’attirait, son caractère beaucoup moins. Elle était envahissante et quelque peu sans gêne. Pour tout dire, elle s’était un peu invitée de force. Par faiblesse, je m’étais laissé faire. A peine entrée dans le salon, elle s’était approchée du Sandel : « Je ne savais pas que tu jouais du piano. Moi j’adore le piano. Dès que j’en vois un, j’ai envie d’en jouer. Tu sais, j’ai fait dix ans de conservatoire. »

« …J’aimerai mieux pas… » Mais autant pisser dans un violon. Elle était déjà assise sur le tabouret et approchait ses doigts du clavier. Tout de suite, elle voulut se lancer dans une pièce romantique de Liszt, un scherzo aux notes brillantes et rapides. Mais dès les premiers accords, le piano restitua un tintamarre de fausses notes.

« Et ben dis donc, il est complètement désaccordé. Tu ne dois pas en jouer souvent. Je n’ai jamais entendu d’instrument aussi faux. »

Je ne la détrompai pas, et elle cessa de jouer sur ce piano sans intérêt.

Notre histoire fut brève (si tant est qu’on put parler d’histoire).

D’autres femmes vinrent parfois à la maison. Par faiblesse, par hasard, je les invitais, même si, pour aucune d’entre elles, je ne ressentis de réel sentiment amoureux. Ce n’était que des liaisons passagères. Au moment où elles s’approchaient du piano, qu’elles sachent en jouer ou qu’elles soient débutantes, une cacophonie de fausses notes jaillissait de la table du piano, comme si celui-ci refusait de sortir une mélodie. D’ailleurs même la teinte du piano était plus froide que les autres jours. Il n’arborait pas ce brun mordoré aux notes chaleureuses, que je lui connaissais dans l’intimité.

Peu à peu, c’était presque devenu un examen de passage. Et celle-là, qu’en penses-tu ? A chaque fois, c’était le même résultat : un concerto de couacs et fausses notes.

Il y a trois mois, j’ai fait la rencontre de Cora. Agée d’une quarantaine d’années, elle a déjà connu une vie douloureuse. Tous les deux, nous avons eu notre dose de malheur. Douce et sensible, elle n’a jamais un mot plus haut que l’autre et est toujours prévenante.

Elle est déjà venue à quatre reprises à la maison. A chaque fois, elle a regardé le Sandel de loin, comme si elle avait deviné qu’il était important dans ma vie. Pourtant, je sais qu’elle joue du piano depuis l’enfance.

Jeudi dernier, après avoir passé la nuit à la maison, elle s’est approchée du Sandel et l’a caressé du dos de la main. Mais elle n’a pas soulevé le couvercle. Elle l’a juste caressé, doucement, sans rien dire.

Et il me semble avoir vu le piano rosir.

J’aime à penser qu’un jour, Cora soulèvera le couvercle et déposera ses doigts fins sur le clavier. Elle attendra quelques instants, ne voulant pas gâcher ce moment par un empressement déplacé. Puis, un doigt appuiera délicatement sur la touche, puis un autre et le Sandel délivrera progressivement des notes justes constituant peu à peu une mélodie.

Et j’ai hâte de découvrir la mélodie qu’ils vont écrire tous les deux, le piano et Cora.

Et ce jour-là, j’en suis certain, j’entendrai une merveilleuse mélodie en mode mineur.